

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 88 (1979)
Heft: 3

Artikel: Les réfugiés vietnamiens en Suisse
Autor: C.B. / Strelbel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

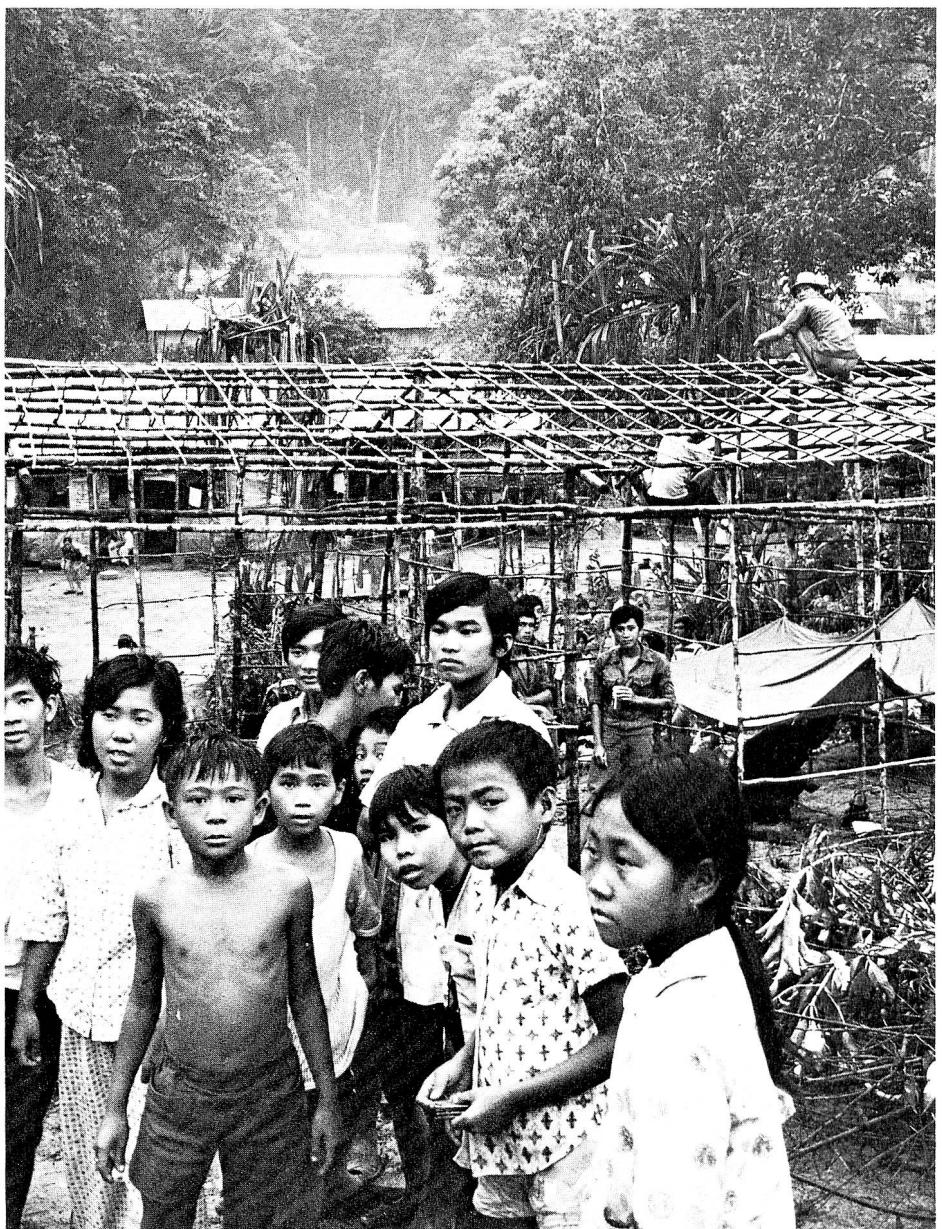
Les réfugiés vietnamiens en Suisse

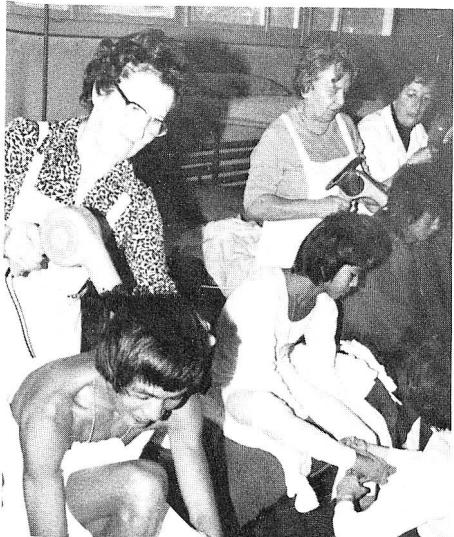
L'Asie du Sud-est croule sous le poids de ses réfugiés. Depuis la prise du pouvoir par les communistes en 1975, des milliers de gens ont fui le Vietnam, le Cambodge et le Laos. On dénombre 55 000 Vietnamiens en Malaisie, 140 000 Laotiens et Cambodgiens en Thaïlande et quelques milliers de ressortissants de ces trois pays à Hong-Kong, aux Philippines, en Indonésie, à Singapour et même en Australie. La Suisse, pour sa part, accueille depuis 1977 une quarantaine de ces réfugiés par trimestre. Au début, il s'agissait surtout de représentants de classes relativement favorisées de la population, dont beaucoup d'étudiants qui se sont bien intégrés dans notre pays. Entre-temps, les conditions de vie sont devenues si insupportables pour la plupart des Vietnamiens que ceux-ci préfèrent risquer la mort en mer et supporter les conditions misérables des camps de réfugiés surpeuplés plutôt que de continuer à vivre d'une façon aussi désespérée. Ces Vietnamiens, souvent d'origine chinoise, petits commerçants en ville, ont été chassés de chez eux et transplantés à la campagne où on les fait travailler aux champs sans leur donner suffisamment à manger. Ils ne reçoivent pas de riz et la viande leur est interdite. Dans le dernier groupe de Vietnamiens arrivé à Lucerne se trouve une mère de cinq enfants qui a passé un an en prison pour avoir préparé de la viande à un repas. La délation par les enfants est évidemment pratique courante.

A la suite de l'hémorragie accélérée de ces réfugiés et surtout après l'ahurissante épopée du *Hai Hong* qui a ému l'opinion publique, le Conseil

Des réfugiés vietnamiens dans un camp de réfugiés en Malaisie sur l'île de Bidong. Sur deux plages et dans une clairière, plus de 20 000 personnes sont entassées sous des abris de fortune. En période de mousson, l'approvisionnement alimentaire, médical et en matériel de construction ne peut se faire normalement.

Photo Ligue des Sociétés de Croix-Rouge





En arrivant en Suisse, les réfugiés passent par le contrôle médical, la désinfection, le nettoyage...

Photo W. Roost

fédéral a décidé de débloquer des crédits et grâce à l'action simultanée de Caritas, de l'Entraide protestante et de la Croix-Rouge suisse, 300 réfugiés supplémentaires ont pu être accueillis par petits groupes et sont maintenant logés dans des hôtels et maisons d'accueil de la région de Lucerne.

Pour en savoir davantage, nous nous sommes rendus à Lucerne, à l'Hôtel Kolping où se trouvent les deux derniers groupes du contingent arrivé en Suisse mi-janvier.

Début février. Sous un ciel gris et bas et une petite pluie fine, Lucerne est moins accueillante que jamais. Pour nous, rien que de normal. Mais on pense à ces gens qui ont quitté un hiver asiatique où la température ne descend pas en dessous de 20 degrés pour se retrouver dans le froid brouillard du pied des montagnes. De quoi devenir neurasthénique. Les premiers temps, il paraît que personne n'arrivait à les faire sortir. On essayait bien d'aller leur faire découvrir les beautés du bord du lac mais ils revenaient vite se réfugier frileusement dans leur chambre. Ils refusaient même qu'on leur ouvre les fenêtres. Maintenant, cela va mieux. J'en ai même vu revenir de promenade. L'hôtel est grand mais vieillot et, lorsque nous y étions, en pleine réno-

vation. Du plâtre, une odeur de peinture, des coups de marteau. Au bas de l'escalier, un Vietnamien avec deux petits enfants serrés contre lui. Je lui dis bonjour; il me répond par un «grüezi» et un large sourire, mais là s'arrête la conversation. Il ne parle aucune de nos langues. Chaque groupe d'une cinquantaine de personnes est encadré par deux employés de Caritas. L'un de ces groupes est composé uniquement de Vietnamiens d'origine chinoise: ce sont en grande partie des rescapés du *Hai Hong*. Ils occupent les étages inférieurs de l'hôtel alors que les 46 Vietnamiens sont logés au quatrième et au cinquième étages. C'est dans une de ces petites chambres que je rencontre Kim Lam, d'origine chinoise, 30 ans, en Suisse depuis deux ans et qui, dans un allemand pas mal du tout, me parle d'elle-même et de ses compatriotes arrivés récemment. Elle faisait partie du premier contingent arrivé en Suisse au printemps 1977. Ses grands-parents et parents avaient fui la Chine communiste pour se réfugier au Sud-Vietnam. Elle-même était étudiante en médecine au moment de la prise de Saigon par les communistes. Elle a quitté le pays en catastrophe pour trouver refuge en Malaisie où elle est restée deux ans dans un camp de réfugiés. Les conditions d'hygiène étaient très primitives et la nourriture insuffisante. Les enfants étaient couverts de vermine. Elle est venue en Suisse avec son frère et les cinq enfants de celui-ci alors âgés de 2 à 12 ans. Sa belle-sœur étant restée en prison au Vietnam, c'est Kim Lam qui s'est chargée de l'éducation de ses neveux. La maman, qui se trouvait dans l'un des derniers groupes arrivés, a maintenant retrouvé ses enfants mais les petits ne la reconnaissent plus. Kim vient maintenant tous les jours à l'Hôtel Kolping où elle rend divers services à ses compatriotes qui ont encore beaucoup de besoins. Elle tient notamment une petite pharmacie où viennent s'approvisionner ceux qui ont de petits bobos. Elle seconde utilement la déléguée Croix-Rouge de la section de Lucerne, Mlle Röösli, dont l'activité dans le domaine des soins à domicile est déjà considérable et qui se voit souvent débordée par les demandes de ces nouveaux arrivants. Si personne parmi ces gens ne souffre de

maladie grave, il n'en reste pas moins que la santé des bébés et des petits enfants reste délicate au début en raison, d'une part des profonds changements qu'ils ont subis et, d'autre part, du fait de l'alimentation chaotique qui leur est donnée. Les mères sont en effet désorientées et ne savent pas utiliser les produits pour enfants. Elles ont besoin d'être conseillées et guidées. Une infirmière en soins pédiatriques ne serait certainement pas superflue car Mlle Röösli, dont le dévouement est exemplaire, ne peut être partout à la fois.

Au moment où nous parlons, l'hôtel est calme. Les enfants et les jeunes sont à l'école. Ils y vont le matin et l'après-midi et ont encore des répétitions entre-temps, souvent faites par des bénévoles. A la question de savoir s'ils sont contents de leur sort, la réponse est nettement affirmative. Ils apprécient beaucoup les gens qui s'occupent d'eux et les trouvent gentils et chaleureux. Ils ont été gâtés à Noël: beaucoup de gens leur ont apporté des cadeaux. Bien sûr, l'enthousiasme et la joie du début ont fait place à une certaine réflexion sur leur destin, pour ne pas dire une inquiétude latente qui les accompagne au long de ces journées un peu vides. Cela est surtout le cas pour les moins jeunes, dont le niveau scolaire n'est pas très élevé et qui appréhendent les difficultés linguistiques qu'ils auront à surmonter.

Je parle avec une femme de 43 ans, veuve et mère de cinq enfants, la seule dans ces deux groupes qui s'exprime un peu en français. Originaire de

... et reçoivent des vêtements et des couvertures.

Photo M. Hofer





Cette mère est venue seule en Suisse avec ses cinq enfants. Les enfants sont nombreux parmi les réfugiés et apprennent très vite la langue de leur nouveau pays.

Photo Caritas – Suisse

Hanoï, elle s'est enfuie au Sud-Vietnam, puis au Laos et en Thaïlande où elle est restée un moment en prison. Elle se demande ce qu'elle va devenir. Ses quelques notions de français ne lui servent à rien à Lucerne et lui serviront encore moins dans le village de Suisse centrale où elle va atterrir. Elle est si fatiguée et sa tête est déjà si pleine qu'elle ne croit pas qu'elle pourra encore apprendre quelque chose. En attendant, elle fait du crochet et un peu de couture. Elle est touchante et me demande si je crois qu'elle pourra exercer un petit commerce ici en Suisse. Elle connaît un peu la coiffure mais se trouve trop vieille pour travailler dans un salon de coiffure où, dit-elle, il n'y a que de jeunes et jolies filles. Par contre, elle n'a pas peur pour ses enfants qui, eux, s'intégreront plus facilement.

L'après-midi, je prends le thé avec les enfants du cinquième étage. Ce sont les jeunes gens du groupe vietnamien qui servent les gâteaux. Ils ont une part active dans la vie du groupe et secondent le personnel de l'hôtel. Ils vont chercher les repas et les apportent dans les chambres de ceux qui ne peuvent pas descendre au restaurant. Les enfants, après avoir pris leur «quatre heures» de bon appétit, retournent jouer dans une salle minuscule où une dame bénévole les occupe avec peu de matériel et beau-

coup d'imagination. Bien sûr, les locaux sont exiges et le matériel insuffisant mais les bonnes volontés et les sourires sont là. Il ne faut pas non plus oublier que les besoins de ces gens venant de pays pauvres ne correspondent pas forcément à nos exigences de confort et de perfectionnisme.

Notons, en passant, que les critères qui ont guidé le choix de la délégation suisse en Malaisie sont uniquement humanitaires et que la priorité a été donnée aux réfugiés qui n'avaient aucune chance d'être accueillis par d'autres pays.

Pour terminer, laissons la parole à M. Strelbel, responsable de l'opération spéciale «300 réfugiés vietnamiens» qui a bien voulu répondre à nos questions:

Question: *Quel rôle a joué la Croix-Rouge dans cette opération?*

Réponse: Organisée essentiellement par Caritas, et l'Entraide protestante, la Croix-Rouge a apporté son aide en mettant sur pied un contrôle médical des réfugiés dès leur arrivée en Suisse. Elle a également fourni des vêtements à ceux qui en manquaient et une aide personnelle par l'intermédiaire de ses sections de Werdenberg-Sargans et de Lucerne.

Question: *Il semble qu'il y ait deux groupes bien distincts dans cet hôtel: des Chinois et des Vietnamiens?*

Réponse: Nous n'avons pas fait de séparation mais cela s'est fait tout seul. Les cinquante Chinois viennent du *Hai Hong* alors que les autres viennent des camps de Malaisie. Le *Hai Hong* avait surtout des Chinois à bord, car ils ont dû payer beaucoup pour la traversée alors que les autres réfugiés sont arrivés sur de petits bateaux dans les camps de Malaisie. Ce n'était pas dans notre intention de faire des sous-groupes. En général, chaque groupe est composé par moitié de Vietnamiens, par moitié de Chinois. Les Chinois sont souvent issus de classes sociales plus élevées que les Vietnamiens.

Question: *Comment voyez-vous l'avenir?*

Réponse: Nous sommes tous conscients du fait qu'il n'y a pas de solution idéale. La meilleure serait de pouvoir stopper le flux des réfugiés. En effet, si les gens paient suffisamment, le gouvernement favorise et même provoque l'émigration. Mais nous ne pouvons rien faire contre cela. Même l'ONU n'a aucune influence sur les affaires intérieures du Vietnam. La deuxième solution serait d'intégrer ces réfugiés dans le Sud-Est asiatique où ils trouveraient une culture identique à la leur, mais cela n'est pas facile. De grandes organisations étaient d'avis d'accorder par exemple à la Thaïlande des crédits au développement de façon à favoriser l'immigration, mais là-bas on craint le déséquilibre ethnique que provoquerait l'arrivée massive de Chinois. La quatrième solution serait de laisser périr ces gens en mer. Nous préférons donc la troisième solution qui est de les accueillir chez nous. Bien sûr, il y a des problèmes et il y en aura toujours. Pour le moment, tant que les gens sont dans les centres d'accueil, il y en a peu. Les difficultés commenceront plus tard, lorsqu'ils devront trouver un logement, un travail car ils ont déjà tous trouvé des groupes d'accueil.

Question: *Vous dites des «groupes d'accueil»?*

Réponse: Oui, je parle de groupes car nous ne cherchons pas de personnes isolées qui seraient trop facilement débordées, mais un ensemble de gens (commune, paroisse, groupe de plusieurs couples, association, etc.) qui assurent une continuité. Les problèmes apparaîtront dans six mois, dans un an, à la suite de tensions à

l'intérieur des groupes ou quand sera tombé l'enthousiasme chez ceux qui avaient considéré la Suisse comme un pays idéal. Il ne s'agit pas seulement de problèmes économiques mais de problèmes culturels et de mentalité.

Question: *Sont-ils répartis dans toute la Suisse?*

Réponse: Non, seulement en Suisse alémanique.

Question: *N'est-ce pas dommage? Je pense en particulier à cette femme de 43 ans qui parle un peu le français mais ne parviendra sûrement jamais à s'intégrer en Suisse alémanique. Elle vient du Laos où elle a appris le français, ainsi que ses cinq enfants. Ne croyez-vous pas qu'ils vont au-devant de difficultés supplémentaires et qu'il serait préférable de les envoyer en Suisse romande?*

Réponse: Bien sûr. Il est certain qu'apprendre le français serait plus facile pour tous les réfugiés qui ici, en plus du bon allemand, doivent encore apprendre le dialecte. Le placement dans les cantons de Vaud, de Genève et de Neuchâtel n'est pas prévu car il y a déjà là-bas beaucoup de réfugiés. Nous devons maintenant rétablir l'équilibre. On estime que dans les cinq à dix prochaines années, 50 %

des réfugiés iront en Suisse romande. Tous veulent y aller en raison de la mentalité qui est plus proche de la leur. Nous nous sommes posé la question pour les quelques familles qui parlent le français mais d'un autre côté nous ne voudrions pas les isoler. Nous ne voulons pas les concentrer tous dans un même endroit mais faire en sorte que les éléments d'une même famille ne soient pas trop éloignés afin qu'ils puissent se rendre visite et qu'une certaine cohésion culturelle soit ainsi maintenue. Le Tessin serait bien aussi. Nous savons que pour certains il serait préférable de vivre en Suisse romande mais dans l'intérêt de toute la Suisse, nous ne le pouvons pas. Nous avons par exemple à Giswil un couple de médecins qui parle bien le français et que nous voulions placer à Sion mais ils n'ont pas voulu parce qu'ils ont de la parenté en Suisse orientale. Ils se donnent la peine d'apprendre l'allemand pour rester à proximité de leurs parents. Nous recevons des coups de téléphone de la Suisse romande et les gens ne comprennent pas toujours notre attitude mais il s'agit avant tout d'alléger la Suisse romande déjà surchargée (surtout Lausanne). Nous devons égale-

ment tenir compte du marché du travail. Si l'on met par exemple des réfugiés dans une région horlogère, il y aura forcément des tensions avec les ouvriers qui ont peur de perdre leurs places de travail.

Question: *Cela est le programme spécial No 1. A-t-on déjà prévu un programme No 2?*

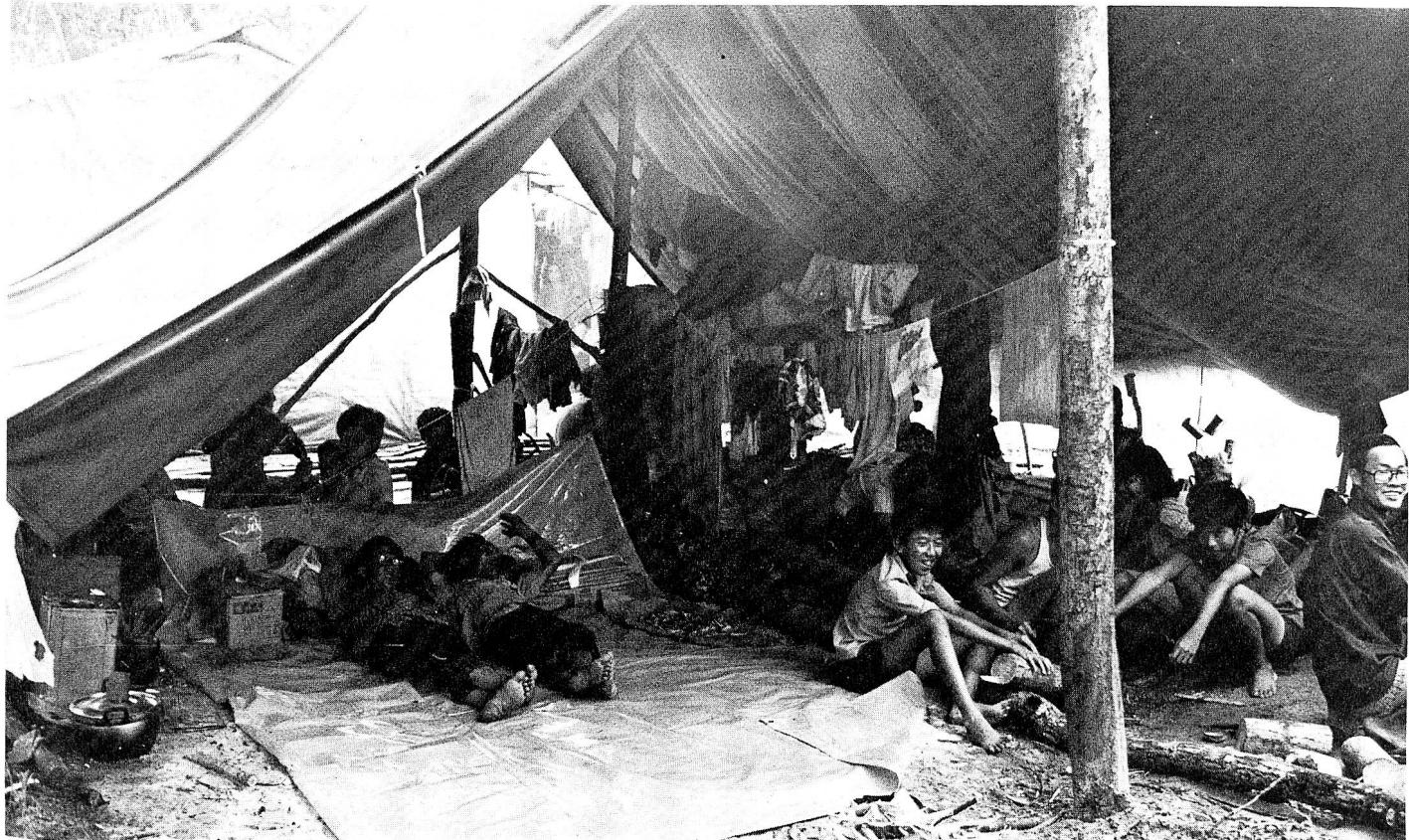
Réponse: Un deuxième programme a été prévu pour 150 personnes, auquel participerait également la Croix-Rouge suisse. Des discussions doivent encore avoir lieu entre les diverses œuvres d'entraide et, en dernier lieu, la décision revient au Conseil fédéral. En ce qui nous concerne, nous sommes prêts à les accueillir.

Question: *Vous pensez donc que la Suisse pourrait faire davantage?*

Réponse: Certainement. Nous pourrions même, avec le budget qui a été établi pour 300 personnes, en prendre 150 de plus car nous avons fait des économies. Nous disposons aussi maintenant de groupes qui offrent des conditions idéales pour accueillir des familles et leur trouver logement et travail mais nous n'avons pas suffisamment de réfugiés à leur proposer ou cela ne va pas en raison des implications familiales. Certaines régions

Des réfugiés vietnamiens dans un camp en Malaisie: certains y sont depuis plusieurs années.

Photo Ligue des Sociétés de Croix-Rouge



en Suisse allemande ne peuvent entrer en considération, car il n'y a encore aucune famille vietnamienne installée là-bas. Il faudrait trouver des interprètes. Nous ne pouvons pas envoyer des gens avec le peu d'allemand qu'ils sauront en partant d'ici dans une région comme l'Engadine, bien que nous ayons déjà trouvé là-bas un groupe d'accueil.

Question: *Combien de temps faut-il compter pour que les gens sachent suffisamment d'allemand pour pouvoir s'adapter?*

Réponse: C'est très variable mais nous espérons que les jeunes qui sont éveillés et scolairement avancés seront capables d'ici trois mois de commander quelque chose au restaurant ou de demander des renseignements. Ils apprennent très facilement. Cela durera certainement encore un an jusqu'à ce qu'ils puissent vraiment se faire comprendre. Bien sûr d'autres, notamment des personnes plus âgées, sans formation scolaire et qui connaissent mal leur propre langue

auront des difficultés avec la prononciation et n'arriveront pas, même après un an, à se faire comprendre. Il y a deux solutions extrêmes: ou bien on fait comme avec les Tibétains, c'est-à-dire on constitue de grands groupes à l'intérieur desquels les individus peuvent maintenir leur culture d'origine, ou bien on isole les familles. Nous essayons pour notre part de trouver une solution intermédiaire: chaque famille est seule mais habite de telle façon que les distances qui séparent les familles ne soient pas trop grandes et que les communications soient faciles. Nous pensons ainsi obtenir une assimilation plus grande que cela a été le cas pour les Tibétains.

Question: *Vous pensez que les Tibétains sont encore mal assimilés?*

Réponse: Je ne le sais pas exactement, mais par contre ils ont conservé leur culture ce qui est aussi pour eux un avantage. Mais il vaut mieux oublier tout de suite l'idée que ces gens pourraient retourner dans leur pays même si les conditions politiques venaient à

changer. Je ne crois pas que ces Vietnamiens retourneront un jour chez eux. C'est pourquoi il vaut mieux qu'ils s'assimilent le plus vite possible et qu'ils ne constituent pas un ghetto. Avec les Chinois, cela sera plus facile car ils ont une diaspora dans le monde entier et, grâce à leur cohésion familiale, parviennent à s'intégrer partout tout en maintenant leur propre culture.

*

A la fin de la journée, on a l'impression que beaucoup a été fait, est en train de se faire et se fera encore en faveur des réfugiés. Dans sa politique à l'égard des réfugiés, la Suisse s'est montrée généreuse par son critère de choix en accueillant des gens souvent défavorisés ou frappés par le sort. Souhaitons maintenant que tous soient d'accord pour que les portes s'ouvrent encore plus largement.

C. B.

Il croque à pleines dents son croissant et regarde devant lui avec confiance. Pour un de sauvé, combien de milliers attendent de l'être!

Photo Karl Zirbs

